

VIEUX SOUVENIRS.

Suite.

Anvers. Je reviens d'une visite au port d'Anvers. C'est un spectacle unique. Amsterdam ne présente rien de comparable à ces basses grandioses, à ces chantiers immenses, à ces navires innombrables, au milieu desquels, durant de longues heures, je me suis promené et perdu. Quels efforts il m'a fallu pour retrouver ma route, trompé par des renseignements déviés plutôt que compris, secouru par les bouledoules, assourdi par le bruit strident des machines, brulé par les rayons d'un soleil ardent qui transformait en une fournaise cette indescriptible fourmilière humaine. Je suis assailli de fatigues, mes membres sont brisés, et pourtant quelle admiration j'éprouve! L'activité prodigieuse de ce port ne se peut imaginer. D'ailleurs, j'avoue tout aussitôt mon impuissance à la dépeindre. Il en est ainsi de toutes les émotions fortes et durables. Celle que j'ai ressentie devant le port d'Anvers ne peut se comparer qu'au saisissement dont je fus pris devant la Cathédrale de Cologne, et au musée d'Amsterdam, devant les chefs-d'œuvre de Rembrandt. Ces trois manifestations si différentes du génie humain laissent une impression unique et semblable d'admiration étonnée, qu'on doit renoncer à traduire. Je comprends aujourd'hui le mot de Victor Hugo sur Shakespeare. « Il faut admirer comme une brute. » C'est bien cela.

Anvers est une ville pittoresque. Ses boulevards, de construction récente, très larges, bordés de maisons très belles, font un curieux contraste avec les vieux quartiers, surtout avec le Grand-Place, où se remarquent, à côté de l'Hôtel de Ville, édifié vers la fin du XVIe siècle, des maisons de corporations aux façades de pierre, finement sculptées. La ville, en d'autres points, rappelle assez bien La Haye, mais il n'est pas besoin de dire qu'une circulation interrompue se trouve ici, qui fait défaut à la jolie ville hollandaise.

D'ailleurs, comme langue et comme mœurs, Anvers, c'est encore la Hollande, de même que, dans l'Est, Namur et Liège, c'est encore la France. Cette différence entre le pays flamand et le pays wallon est caractéristique et saisissante. A Anvers, on parle peu français. Le flamand est avec le hollandais et le français un dialecte de « platdeutsch », la langue populaire, et même je suis bien servi par mes renseignements, à pris rang de langue officielle. A ce point de vue, on peut encore se croire à Amsterdam. Le type humain, non plus, varie guère. C'est encore ici même plénitude de chair, d'un air teint qui respire la santé, et comme facilement cette chair se transforme en une épaisse et repoussante bouffissure! L'homme, ainsi vu, dit la nourriture: comme en Hollande, surtout de la viande mangée sans pain, par quantités prodigieuses, à grand renfort de pommes de terre, de confitures et de fruits en compote. La démarcation s'en ressent: lente, flegmatique, insouciance d'apparence. Et profond, peut-être, ressemble à cette apparence, car ce peuple n'ait comme son voisin, ou du moins à un tel degré, à lutter contre les ravissements de l'eau, à faire de cette eau même, un domaine habitable, à contracter ainsi, par nécessité de vivre, la même tenacité indomptable, et les mêmes bizarres habitudes. Le port d'Anvers, mis à part, il faut reconnaître que dans ce pays l'activité humaine ne peut se comparer à celle qui partout se manifeste dans la vallée de la Meuse.

La Belgique est surtout célèbre par ses musées et par ses églises. Anvers répond à cette double réputation. Saint-Paul, avec une belle « Flagellation de Rubens, et des boiseries remarquables pour la perfection exquise de leur sculpture, Saint-Jacques, riche en ornements de marbre et en monuments de pierre, dans une chapelle où se remarque une « Sainte Famille » de Rubens, les cadres du grand artiste, ne sont pas indignes de la visite qu'on leur consacre, mais elles sont surpassées par la Cathédrale qui passe, à juste titre, pour la plus belle église gothique de la Belgique. Le portail est grandiose; la tour haute de 123 mètres, est admirable de légèreté et de hardiesse. Malheureusement l'édifice, dans son ensemble, ne se dégage pas des vieilles hideuses maisons qui l'entourent, et puis, et surtout, je ne puis oublier l'incomparable cathédrale de Cologne. Ce souvenir m'obsède, et trop souvent me gâte les plaisirs qu'en son absence, j'eusse pleinement goûté. L'intérieur de la Cathédrale d'Anvers renferme trois grands tableaux de Rubens. Je suis, pour la première fois, — car au Louvre, la quantité des œuvres signées de son nom, ne peut faire illusion sur leur qualité véritable, — en contact avec un des chefs-d'œuvre incontestés, peut-être même avec le plus puissant chef-d'œuvre de l'illustre peintre flamand.

Cette « Descente de la Croix » est, vraiment, une manifestation sublime du génie. J'ai trop franchement déjà avoué mon incompetence pour me donner le ridicule d'insister plus longuement. Dirai-je, pourtant, que les œuvres de Rubens, si nombreuses, qui figurent au Musée de sa ville natale, sont loin de me laisser une telle impression de satisfaction intellectuelle, et surtout ne m'ont pas pétri du saisissement que j'ai éprouvé devant la « Ronde de Nuit » et les « Syndics des Drapiers » au Musée d'Amsterdam? Le Musée d'Anvers est très riche. J'y retrouve des œuvres capitales de Rembrandt, de Van Dyck, de Jordans, de Crayer. Anvers, à ce point de vue, complète La Haye et Amsterdam.

Mais Anvers possède en outre des œuvres capitales de Quinten Massys, de Van Dyck et de Roger Van der Weiden. Cela est incomparable. La perfection de ces peintures primitives étonne et séduit, elles occupent dans l'histoire de l'art une des premières places. La « Mise au Tombeau » de Quinten Massys laisse peut-être l'impression la plus forte. Mais le vieux maître subit, au moment où j'admire son œuvre superbe, une redoutable concurrence. Tout auprès un monsieur copie une ravissante tête de jeune homme dans un tableau de Jordans et se moque de moi avec ses pieds, — fort bien, d'ailleurs. On s'attarde à le regarder et nombreux sont les visiteurs qui lui sacrifient l'admirable Quinten Massys resté inaperçu, et étonnant.

Anvers a un musée d'un autre genre: le Musée « Plantin Moretus », qui vaut, certes, une visite. C'est la maison d'un célèbre imprimeur anversois du XVIIe siècle conservé et vendu à la ville dans son état primitif. De nombreux portraits de la famille Plantin peints par Rubens ornent une grande salle. Ailleurs, de beaux manuscrits, de rares gravures, une immense bibliothèque. Mais ce qui fait de ce Musée une curiosité unique c'est la série des pièces, — cabinet du Directeur, boutique, imprimerie, salle des correcteurs, qui sont restés dans leur premier état. On dirait que le travail vient d'être interrompu et que, dans un instant, les ouvriers vont rentrer et le reprendre.

Je relève et note au passage des inscriptions rappelant des visites des Altesses Royales au Musée Plantin: le 28 octobre 1834, la Reine des Français: le 3 mai 1836, la princesse Marie d'Orléans avec sa sœur, la reine des Belges; et dans un cadre l'inscription suivante: « Leurs Altesses Impériales Mgr le Prince et Madame la Princesse Impériale d'Allemagne, prince et princesse royale de Prusse, honorèrent de leur visite, l'ancienne

imprimerie Plantinienne, aujourd'hui le Musée Plantin Moretus et y ont imprimé de leur main ce souvenir de leur auguste passage. » L'énumération rapide que j'ai faite, au hasard de mes notes, des principales curiosités d'Anvers, ne serait pas complète si je ne signalais le Jardin Zoologique. Ce jardin est célèbre dans le monde entier. Il dépasse mon attente. Plus riche, peut-être, que celui d'Amsterdam, il est, surtout, plus gai, plus coquet, mieux tenu. On s'y arrête, sans se lasser, de longues heures.

Les théâtres sont fermés. L'emploi des soirées est difficile. Le jeu de hasard, malgré ma déplorable expérience de la Haye, a pénétré un soir dans un café-concert: grand de salle, avec tribunes, magnifiquement éclairé. Il ne me paraît pas qu'ici on s'ennuie outre mesure. Le spectacle, chansons et gymnastique mêlées, est intéressant, plus intéressant encore, le public lui-même. C'est un curieux cosmopolitisme. On entend parler toutes les langues, et, comme chacun vient ici pour rire, cela fait un inexprimable mélange des cris plus variés, des sons de toute nature.

Le sexe dit beau par notre galanterie généreuse, se répand au milieu de la cohue des hommes, s'y bouscule, et impudemment s'y offre. Cet Alcazar est le grand hall des rencontres faciles.

« Paulo majora canamus, ce qui veut dire en bon français, laissons ces choses. Dernière impression: Anvers est la principale place forte de la Belgique. On dit, assez fréquemment, qu'il faudrait, pour l'assiéger, une armée de 200,000 hommes. La ville et l'escarpement défendus par une ceinture de forts détachés et par une enceinte continue de quatorze kilomètres de long. L'initiative et l'honneur de ces fortifications imposantes reviennent à un de nos illustres compatriotes, ancien ministre de la guerre belge, M. le général Chazal dont, souvent, ceux qui au hasard des conversations, apprennent son origine, ont vanté les mérites et les services. Les environs peuvent être facilement inondés. Théoriquement, cela forme, je n'en veux pas douter, un beau système de défense. Mais les grandes manœuvres viennent de prendre fin, auxquelles, à grand fracas, on avait convoqué les attachés militaires des puissances, pour leur démontrer que la neutralité belge est inviolable. Ces manœuvres ont été sérieuses, sincères, à un tel point que la ville d'Anvers a été prise par l'armée ennemie! Le fait brutal est incontestable. Qu'en faut-il conclure? que, le cas échéant, l'armée belge ne serait pas à la hauteur de son devoir. Peut-être.

YAN DE LESCA.

LES FLEURS.

J'ai leur fantaisie exquise de couleurs. A l'éclatage des fleuristes. Et les sent leur à tout un joyeux, ou tristes... Les fleurs.

Joyeux, elles vont porter les mots fleuristes. A l'éclosion des bien-aimés. Disant bonheurs, espoirs, vœux, amours... Les fleurs.

Tristes, elles s'en vont mourir, vagues pâleurs. Dans la nuit des tombes glacées. Disant désespoirs, deuils, soupis... Les fleurs.

Joyeux, elles vont par groupes enjoués. Brillent en nos fêtes d'été. Disant l'air, plaisir, insouciance folles... Les fleurs.

Tristes, avec novembre elles viennent au pleurs. Dire les chers anniversaires. Les souvenirs aimés et les regrets sincères... Les fleurs.

A moi s'associent aux chagrins, eux d'été, Seivant que le vent notre envie. Elles sont nos témoins et nos soeurs dans la vie. Les fleurs!

La Salaparilla d'ayer rend le sang pur, riche, chaud et vivifiant. Vendue par tous les droguistes.

near the stone pillars of the porch. It shook the door of the library where they sat, and shant to, with a sharp click the side gate of the garden.

"Who can that be?" said Templeton Dean. Anisee stood erect and still listening with a wavering color, to a rapidly approaching steps.

Why, how cosy you look! May I come in! On Christmas Eve no Christian can refuse shelter to a rain drenched visitor. How do you do, Mr. Dean. Miss Anisee, do say I may come in? said a pleasant voice pleadingly and Daniel Cameron stood in the door way.

His was a strong, earnest face, lit by two honest kindly blue eyes. His six feet of well proportioned height, made a fine showing of American manhood, Templeton Dean thought, as he looked up at him.

Your fathers son will always have a cordial reception under this roof," he said, "if only for the sake of former days." At least he added leaning back heavily. "As long as it abates, but still without entering.

"May I buy my welcome with a piece of good news Miss Anisee? A regulation Christmas Eve bit of good news?"

Is not père's permission enough? said Anisee coming forward to greet him, a faint uncertain smile lighting up her face.

ALPHONSE DAUDET

RACONTE PAR EDMOND DE GONCOURT

A propos du Drame de "Sapho".

Il me faut faire ici, par-devant le public, le croquis d'un homme dont j'aime la personne et le talent à la façon d'un grand frère. C'est embarrassant, malaisé; cependant ce croquis, je vais l'essayer, en tâchant de mettre une sourdine à ma vive amitié, à ma haute et grande estime littéraire.

Un après-midi, chez moi, au bout d'une causerie vagabonde de quatre ou cinq heures, une causerie aux confidences, aux expansions coupées de silences rêveurs et vers la fin de laquelle commença à tomber doucement la mélancolie d'un crépuscule d'automne, Daudet me contait sa jeunesse, avec la vraie date de l'éveil de l'homme de lettres dans cette jeunesse.

C'étaient d'abord des années à courir les paysages du soleil, à folâtrer avec les belles filles lumineuses de la Provence, en compagnie du mâle et sonore Mistral, haranguant les paysans d'une voix qui ne s'enrouait jamais en son élocution drôlante, du bon et grave peintre Grivolas, ce ménechme du philosophe de Contarès dans le tableau de l'Oratoire romaine, et qui avait pour mission de déshabiller et de coucher les buveurs naufragés; des années données toutes entières au bonheur sensé et de vivre en cette contrée de lumière, d'amour, de vin du Château des Papes, et pendant lesquelles, dans la cervelle du Petit Chose ambulante, ne s'était point encore glissé le souci littéraire.

Succédaient d'autres années, toutes remplies de bonheur intimes et un peu claustral d'un mariage bienheureux, où les journées se passaient en de fatiguées courses au bras l'un de l'autre, dans les rocailles solitaires de la forêt du Sénart, et, où les soirées des deux êtres s'aimant s'enfermaient dans la chaude chambrette du haut de la maison du Champrosy, le père imaginant pour l'enfant, assis sur ses genoux, de merveilleuses histoires, et la mère recommandant les robes du petit brise-fer; puis l'enfant couché, le mari et la femme, sur un piano tenant tout un coin de la chambrette, faisant de la musique jusqu'à un milieu de la nuit...

"Mais toutes ces années," reprend Daudet, après l'envoi au plafond d'une bouffée de cigare lentement inspirée, — toutes ces années-là, cher vieux Goncourt, non, je n'ai rien fait, et il n'y avait en moi qu'un besoin de vivre activement, violemment, bruyamment, un besoin de chanter, de faire de la musique, de conrir les bois avec une pointe de vin, dans la tête... et des aises d'attraper des tortolles... On, bien vrai, dans ce temps, je n'avais aucune ambition littéraire... c'était seulement chez moi un instinct, un amusement de tout noter... d'écrire jusqu'à mes rêves... La guerre, la guerre seule m'a transformé, a éveillé au fond de moi l'individu l'idée que je pouvais mourir sans avoir rien fait... sans rien laisser de durable... Alors seulement, je me suis mis au travail, et avec le travail est née chez moi l'ambition littéraire."

Et l'éveil de cette ambition littéraire avait pour milieu, pour

entour, pour emprisonnement volontaire, l'hôtel Lamignon, cette tranquille, pacifique, assoupissante maison du Marais, dans laquelle, selon l'expression de Daudet, les grosses vagues retardataires de sa jeunesse tamouzeuse, les vagues des dos de moustres, que longtemps garde la mer après une tempête; ces vagues s'échappaient, perdaient leurs lignes tourmentées et inquiétantes, tandis qu'en même temps, un bourdonnement et incessant rayon de toutes les industries parisiennes peuplant tous les étages, Daudet acquiesçait la persistance, la continuité du travail, et l'écrivain de petits récits, de petites contes, de petites nouvelles, devenait le tenace et laborieux écrivain d'un grand roman, publiait: Fromont jeune et Risler aîné.

Un rude laboratoire de travail intellectuel que ce logis du Marais, et cet autre logis de la place des Vogues, où continuait, ainsi qu'elle continuera toujours, sur deux chaises qui se touchent la gracieuse et remarquable collaboration du jeune mari et de la jeune femme, et encore ce logis du square de l'Observatoire, et enfin ce dernier logis de la rue de Bellechasse. Et tous ces logis aux jolis ducs de leurs pendules la journée, devant, le soir, un aimable salon, un doux et caressant intérieur, où les amis, les familiers, les passants de Paris et de l'étranger sont accueillis par la grâce sérieuse de la femme, la beauté intelligente des enfants, la causerie charmante du maître de la maison: intérieur si accueillant aux jeunes, et qui, à pour les vieux dans l'affection, une tendresse vraiment bien rare à rencontrer dans notre monde des lettres, si superlativement sec.

Mais depuis Fromont jeune et Risler et aîné, que de longs livres et de sérieuses imaginations! Jack, le Nabab, les Rois en Exil, Numa Rommestan, l'Évangéliste, Sapho, qui mérite l'épithète inventée par Théophile Gautier, un livre chef-d'œuvre, et cette toute dernière fantaisie: Tartarin sur les Alpes, qui semble un élégant et hantain défi à la Maladie, à la Souffrance, à la Douleur, et où l'auteur apporte le soleil et le rire de son Midi dans notre littérature attristée et pas mal soire de nous autres, les Français d'au delà de la Loire, les Français du Nord.

Un milieu de tant d'œuvres, exécutées dans un nombre si restreint d'années, ne passons pas sous silence les tentatives dramatiques, avec l'ambition pour l'auteur, dès le premier jour, d'introduire sur les planches un peu de cette modernité qu'il met dans ses romans, avec l'ambition aujourd'hui d'incarner dans une femme de théâtre d'un très grand talent et d'une rare intelligence, non une Sapho théâtrale, mais la Sapho de son livre.

Cette pièce de Sapho a été faite à mes côtés, et aussitôt chaque scène bâtie et écrite, Daudet venait essayer sur moi, comme sur un public, l'effet de cette scène, et je puis dire que Sapho est la première pièce où la vie réelle d'un roman de l'heure présente est presque rigoureusement transportée. Or, pour moi, le succès de cette pièce, dont je ne veux pas douter au moment, va apporter dans la vie théâtrale une petite révolution — je ne crois pas, là, aux révolutions radicales — le forçera, ce vieux théâtre, à sortir de la grosse convention, à atténuer les invraisemblances trop contraires aux réalités de l'existence, à accepter peut-être des audaces de langage et de situation, mais surtout à importer dans la peinture

de l'amour, qui est au fond tout le théâtre, dans cette peinture d'ordinaire et déplorablement rondouillard, à importer de la vraie observation d'après nature.

De l'observation d'après nature, oui, de l'observation! Daudet de l'observation délicate et aiguë. Tout à l'heure, au début de sa carrière, Daudet vous a parlé de son instinct de tout noter. Cela a persisté, et cette annotation journalière, que la note soignée conservée dans une circonvolution du cerveau ou écrite sur un carnet, a fait de lui l'auteur contemporain qui construit les personnages les plus humains. Et les yeux grands ouverts et Poirelle aux aguets, et l'attention en éveil, pour ainsi dire en arrêt sur les femmes et les hommes et leurs moindres manifestations psychiques, enfin tous les sens pareils aux tentacules d'un poulpe se tendant à aspirer, à pomper littérairement tout ce qu'il y a de vie vivante parmi les individus de deux sexes, en bas, en haut et partout dans le grand Paris, toujours à l'écoute, toujours l'analyse, toujours le fait de la police de romancier, et toujours et encore il observe; — victime même de la tyrannie sans entrailles de l'Observation qui lui fait parfois immoler, avec un remords de cœur, un parent, une mémoire, un désir impérieux de faire traîer un personnage de ses livres.

A ce métier, Daudet est devenu un fin connaisseur en humanité; que dis-je? Connaisseur, il est mieux que cela: c'est un voyant, un devineur de cette humanité. Une soirée de l'hiver dernier, il me disait dans une entre-deux de porte: « J'ai une certaine fierté de mon intellect; depuis quelque temps, il s'est développé en moi un secret devinatoire vraiment curieux... Tenez, vous voyez d'ici X... Il a l'air tout chose, n'est-ce pas?... Eh bien! voilà... depuis quelque temps, il avait une correspondance amoureuse avec une inconnue... pas connue, pas célèbre. Il m'avait seulement avoué le quartier où elle demeure... Savez-vous ce que je viens de lui dire?... Je connais aujourd'hui votre inconnue... Elle est morte à deux heures! Il n'en savait rien.

Donc de cette étude continue, de cet exercice sans trêve des facultés observatrices, de ce rien de devination donné à une cervelle appliquant tout son effort à la pénétration de ses semblables, et peut-être bien dû aussi à l'affinement spirituel de la maladie nerveuse, il est arrivé que l'observation de Daudet, à son point de départ un peu mince, un peu gentille, un peu vaudevillière, s'est transformée en une large, haute, perspicace vue des êtres, — une vue qu'on dirait qu'il y a mêlé le regard d'un philosophe au regard d'un médecin.

Edmond de GONCOURT.

L'œuvre et la toile à calquer.

Avant de nos dessinateurs! Pour faire bien prendre l'œuvre sur la toile à calquer, malgré le liège de sa surface, il convient de la frotter, avec une peau de chamois et un peu de craie finement râpée.

PENSEES

Si l'homme était sage, il se demanderait pas le bonheur — qui est l'impossible — mais le courage — qui est le nécessaire.

MAUBERAC.

Un couplet aimé est bientôt inconnu.

Marchés, centres, votes et l'honneur vous appelle.

Il est cette trop cher pour briller dans le monde.

L'ELEGANCE.

La recherche des documents et le goût des ameublements anciens permet aux amateurs d'exercer des talents parfois fort agréables mais qui ne peuvent aspirer à la peinture des chefs-d'œuvre.

L'art décoratif ouvre une voie qui permettra d'embellir sa demeure de motifs charmants. De vieilles glaces ornées et dépolies par le temps ornent souvent d'anciens trumeaux qui tomberaient en poudre si l'on y touchait. On pourra, au lieu de les réparer, peindre sur les glaces des motifs bucoliques et fleuris, vols d'oiseaux, combats champêtres, guirlandes légères, dont on trouve des motifs charmants dans les anciennes gravures. On pourra combiner son dessin de façon à masquer seulement les parties détériorées afin de pouvoir se mirer encore.

Ce genre d'ornementation demande de la sobriété et une exécution délicate. On peint à l'huile ou à la gouache. Ce dernier procédé, qui donne de très jolis effets, a cependant l'inconvénient d'être susceptible de se détériorer à l'humidité. La peinture à l'huile sur le verre ne demande aucune préparation spéciale et elle est très solide.

MOTS POUR RIRE

Chamoiseau tente de « taper » de deux fauteuils son ami le secrétaire du théâtre.

— Impossible, mon cher nous faisons salle comble tous les soirs.

— Raison de plus en donnant des places vous refusez du monde!

Le docteur X... une de nos illustrations chirurgicales, vient de couper la jambe à son client.

— Un ami de ce dernier demanda au docteur si cette cruelle opération pourra au moins sauver le malade.

— Pas le moins du monde, répond-il.

— Alors pourquoi l'avoir fait souffrir!

— Pour lui faire prendre patience.

Le docteur à une de ses clientes — Et votre mari, comment va-t-il!

— Toujours ses maux d'estomac. — Il fume trop et prend trop d'apéritifs. Vous devriez le gronder sévèrement.

— C'est que, docteur... il souffre de l'estomac, mais il ne souffre pas de reproches!

Autour d'une table de baccara dans un cercle... docteur.

Un joueur se plaint amèrement de perdre constamment et il s'en prend particulièrement à un de ses adversaires heureux.

Ce dernier proteste. — Je ne vois pas, dit-il, pourquoi je suis votre tête de turc.

— En effet, vous êtes plutôt ma tête de grec.

L'examineur — Comment s'appellez-vous? — L'élève. — Le Pré-brajensky!

— Voyons, vous savez bien, il y a de la musique sur ce sujet: le Pré... le Pré... le Pré... le Pré-brajensky!

— Vous rendez-vous à la réception officielle, ce soir?

— Non, monsieur, le chef de la gare demeure et ne se rend pas.

and questioned in Court. If, before the next session, the written evidence has been found, help! The broad fields and the old homestead, for two centuries, will go under auctioneer's hammer.

Dean showed his face with his eyes and the wind shrieked and whistled with renewed laughter. "Why well, but let them go!" Anisee, with stern composure. "You said I will be happier, when I see you. Why, will you have a peaceful life we two by ourselves? — and music, and the poultry and dairy — Why, père," concluded with a gay little smile, "the day won't be half long!"

The toast and tea were ready. Anisee pushed a small table to her grandfather's chair, brought out from the recesses of a narrow, served oaken sideboard a prospect jolly in a quaint glass. "There!" she said triumphantly, "the curtain across the deep window."

"defy the wind, or the rain, or the very inefficient lawyers, père, interfere with our comfort and our peace!" "Now if it is an ugly day!" "Did not Daniel Cameron write to her, was coding, Anisee?" "Templeton Dean, after a pause, she handed one of the fragile glasses to the table. Anisee flushed, and silence fell upon them. These slowly lifting her steady,

tion for all time — and — this "Cameron extended to her with trembling anxiety a small jewel case. Anisee, Anisee! deny me not on this day of great charities. Would you send me from your health stone broken hearted on Christmas Eve. Softly Anisee placed her hand in his. The rain dashed against the window and the wind howled around the old home and among the stone pillars of the porch. "Ah! glorious night!" whispered Daniel exultantly holding it fast and close. Most fair, and beautiful night of all the year!" S. RHETT ROMAN.

PAR LOUIS A. RICHARDS & CIE. ANNONCE JUDICIAIRE MARDI 26 JANVIER 1898. Propriété du troisième district octroyée comme vacherie.

TEXAS AND PACIFIC LIGNE COURTE CALIFORNIE. Nous avons reçu de grand assortiment de bouquets pour les fêtes et nos prix, en bon, nous avons différents prix, selon la qualité. Une jolie boîte d'une livre, à 25c; une boîte, 50c; la boîte d'une livre, etc.

ANHEIM QUINA LAROCHE Ferrugineux. Recommandé pour faciliter les Croisements et Formations difficiles, il procure un sang fort et les Globules rouges qui se font la base; il fortifie l'Estomac, excite l'Appétit, combat l'Anémie, le Lymphatisme; change les Chamaignons, etc.